

## II.

J'avais créé l'agence « REXXA – Communication Digitale » six ans plus tôt, quelques mois seulement après avoir quitté mon confortable poste de chef de projet chez Publicis. C'était au temps où une illusion de toute-puissance me conduisait à toutes les audaces. Après des débuts chaotiques, ma petite entreprise ne connaissait plus la crise et occupait maintenant deux bureaux de trente mètres carrés, au sein d'un incubateur – exigu mais très tendance – situé rue du Chemin-Vert, au cœur du onzième arrondissement.

J'avais démarré seul cette aventure entrepreneuriale, presque sur un coup de tête, profitant pour me lancer d'un petit contrat négocié avec la Région Île-de-France au moment de mon départ de Publicis. Passé deux premières années de vaches maigres, j'avais pu embaucher Mathilde. Sans expérience, sans autres bagages qu'un diplôme acheté dans une improbable école de *digital design*, elle m'avait immédiatement inspiré confiance. C'est difficile à expliquer mais j'avais été séduit par sa simplicité et la franchise toute provinciale qui se dégageait de sa manière de parler. Son visage poupin, ses longs cheveux blonds et ses yeux

azur trahissaient par ailleurs ses origines normandes et ajoutaient encore à cette impression de fraîcheur. Je ne m'étais pas trompé sur son potentiel, elle était devenue en quelques mois un véritable couteau suisse de la communication sur Internet. Le *community management* représentait aujourd'hui l'essentiel de son travail chez Rexxa, et Mathilde avait un véritable don pour cette activité ingrate. Je lui accordais une confiance totale sur la gestion des réseaux sociaux de nos clients, même les plus difficiles. De plus, sa parfaite maîtrise de l'écriture inclusive nous avait permis de glaner quelques contrats auprès d'associations féministes. Personnellement, je m'étais toujours refusé à comprendre l'utilité de ces solécismes abscons, moins par idéologie que par profond respect pour la langue de Chateaubriand et de Péguy.

Adrien et Nawell avaient rejoint l'équipe deux ans plus tard, respectivement en tant que graphiste et stagiaire/chef de projet. Car on pouvait être à la fois stagiaire et chef, c'était une autre spécificité de la communication digitale. Si le premier ressemblait à un petit-bourgeois sans relief dont la vie intérieure se limitait à calculer la dépense calorique de son programme de musculation, la seconde démontrait un caractère très singulier et une vraie jouissance à exister. Fille unique d'un négociant algérien et d'une couturière malgache, Nawell représentait ce que le métissage pouvait créer de plus éclatant. « Le soleil de Rexxa » comme la surnommait Mathilde. Une jolie brune mais pas seulement. Elle embrassait le monde avec générosité et accordait à chaque moment de la vie une attention candide. Son rire strident, ses

grands yeux noirs et ses tenues colorées conféraient à nos bureaux une atmosphère unique, à la fois frivole et chaleureuse. Elle passait surtout très bien chez nos clients : les mairies et les associations raffolaient de diversité.

Nous travaillions principalement pour des institutionnels, des élus ou des collectivités locales, connus pour être de bons clients. L'agence jouissait par ailleurs d'une excellente réputation, ce qui m'épargnait de fastidieux efforts de démarchage. Je dois admettre que l'adrénaline des échanges commerciaux avait rapidement tendance à m'épuiser, alors qu'à l'inverse la répétition de tâches administratives ne me dérangeait nullement. L'activité de facturation, par exemple, constituait selon moi un passe-temps très agréable. La relance de clients débiteurs me comblait tout particulièrement ; je trouvais là l'occasion de réclamer légitimement mon dû et, dans ce cadre au moins, la libération de la colère et le recours à la menace étaient communément admis.

Mathilde et moi partagions le premier bureau, celui qui donnait sur le couloir desservant les cinq startups hébergées à cet étage. Adrien et Nawell se faisaient face dans le bureau attendant. Récemment je m'étais fait la remarque que le personnel de Rexxa devait avoir la moyenne d'âge la plus élevée des entreprises de l'immeuble car, excepté nos locaux, le bâtiment me semblait occupé par une horde de *millennials*, dont certains tout juste pubères. Objectivement, Mathilde comme Nawell conservaient des allures d'étudiantes ; quant à Adrien il venait à peine de fêter ses vingt-quatre ans. J'étais sans doute le seul à me sentir en décalage ici. L'équipe allait souvent boire des verres en terrasse

ou déjeuner ensemble dans le quartier. Enfin, toute l'équipe excepté moi. Je préférais généralement changer d'air, ou même me passer de repas, plutôt que de rester planté là en bas. En pleine rue. Vulnérable.

Les anciens locaux de *Charlie Hebdo* et le Bataclan se situaient à deux pas. Le souvenir des attentats de 2015 restait toujours vivace deux ans plus tard. Les sirènes hurlantes des camions de police et du Samu résonnaient encore distinctement dans ma mémoire et je sursautais toujours quand j'entendais passer une ambulance. Rejoindre à pied le parking Oberkampf, le soir après le travail, demeurait encore une épreuve. Dès lors que je remontais le boulevard Richard-Lenoir, l'angoisse m'étreignait invariablement. Ce long ruban bitumé s'efforçait chaque jour de promettre un autre enfer. Il n'était plus question désormais de flâner sous ses platanes. Au bout de ce trottoir s'était déjà ouverte une brèche dans la civilisation, et une nouvelle éruption du chaos était toujours possible.

D'une certaine manière, l'activité de REXXA s'était retrouvée directement affectée par ces événements tragiques. Depuis sa création, l'agence assurait en effet l'ensemble de la communication sur Internet du Conseil régional d'Île-de-France – à ma grande surprise, le contrat que j'avais arraché à Publicis en démissionnant courait encore six ans plus tard. Lors du massacre de *Charlie Hebdo* nous avons été parmi les premiers à réagir sur les réseaux sociaux, via leur compte Twitter officiel. Bien plus tôt que la Mairie de Paris par exemple. Deux heures à peine après le drame, le tweet de Mathilde, tout en soutenant l'action des forces de l'ordre, avait su

témoigner avec beaucoup d'humanité de la compassion de l'ensemble des salariés et des élus de la collectivité pour les victimes. Dès le lendemain nous avons déjà mis en place une bannière « JE SUIS CHARLIE » sur le site web du Conseil régional et nous relayions systématiquement les messages les plus consensuels. Cette célérité s'expliquait par la confiance que nous témoignait l'institution. Nous avions une totale liberté pour intervenir en leur nom, sans que cela ne nécessite une quelconque relecture ou validation éditoriale.

Je me souviens qu'à ce moment-là, pour la première fois, j'avais eu toutes les peines du monde à donner le change, à continuer de jouer ma partition de communicant. Je devais mettre de côté ma colère et mon indignation pour verser dans une compassion policée dictée par mes clients, c'est vrai, mais surtout par les médias, intellectuels et personnalités de tout bord. J'avais cherché autour de moi des voix dissonantes, des cris de révolte. S'ils avaient existé, tous avaient été rapidement étouffés ou passés sous silence. Il me semblait pourtant légitime de vouloir réagir, se débattre, frapper en retour. Avant qu'une bête blessée ne se cache pour lécher ses plaies, elle cherche d'abord à mordre, non ? Pour moi, c'était instinctif, reptilien. Animal en somme. Mais, hélas ! la France n'était plus un animal depuis longtemps. Elle était même si peu animale qu'elle n'était plus animée du tout. Comme figée dans un état, sinon minéral, au mieux végétatif. En assurant la photosynthèse, c'est-à-dire en transformant les recettes fiscales en prestations sociales, l'État-providence garantissait simplement la persistance d'une forme de vie inconsciente. Tout ça

me révoltait. Comment cette nation autrefois rebelle était-elle devenue aussi apathique, au point d'avoir peur d'elle-même? Au point d'avoir honte de ses valeurs et de son histoire?

Je me souviens des analyses que notre logiciel de veille numérique nous avait communiquées au lendemain des attentats de janvier. La bourgeoisie de province, comme la ruralité, avait été particulièrement choquée par la tuerie de *Charlie Hebdo*, mais elle ressentait néanmoins cette violence avec une relative distance. Comme si de telles atrocités ne risquaient pas de l'atteindre. Pas chez eux, pas encore. Les banlieues populaires, quant à elles, étaient au mieux restées insensibles. Paris, qui ressemblait désormais à une kermesse géante où les classes moyennes des pays émergents venaient jouer aux riches, s'était figée dans la stupeur et le déni. En fin de compte, et malgré l'unité de façade, le pays ne m'avait jamais paru aussi profondément divisé.

Toute l'équipe de Rexxa s'était pourtant employée, avec zèle, à rassurer les Franciliens. Pendant cette période, Mathilde et moi rédigeons des dizaines de twits et de messages Facebook chaque jour, répétant inlassablement les mêmes consignes inutiles. Neuf mois plus tard, le Conseil régional nous demandait de tout arrêter, car nous étions officiellement sortis de l'état d'urgence. Je me rappelle qu'à cette annonce j'étais incapable de me souvenir quand nous y étions entrés et quelle différence cela pouvait bien faire que nous en soyons sortis. On ne s'était jamais senti autant en insécurité à Paris, alors que la menace terroriste avait soi-disant faibli. Les attentats se faisaient plus rares,

c'est vrai, mais surtout plus artisanaux. On plantait des couteaux ou des coups de machette aux arrêts de bus, mais on ne canardait plus les terrasses de café à la kalachnikov. La belle affaire. Le gouvernement se félicitait néanmoins de cette évolution. Il voyait là la preuve de l'efficacité de son dispositif antiterroriste. Davantage d'attentats mais moins de morts, c'était une bonne nouvelle, non ? Au quotidien, les petits Français comme moi continuaient d'avoir peur, de baisser les yeux et de raser les murs.

Il faut dire qu'il y avait de quoi. Comment pouvait-on se sentir en sécurité en croisant les patrouilles de police ? En quoi un quinquagénaire moustachu en surpoids et sa stagiaire d'un mètre cinquante sous THC pouvaient-ils intervenir efficacement face à un Malien massif et déterminé, quand bien même il ne serait armé que d'un canif ? Ramollie et déconsidérée, la flicaille ne faisait plus guère trembler que les automobilistes. Les enquêteurs, en revanche, obtenaient alors d'excellents résultats. J'avais vu un reportage sur le sujet au journal de 20 heures sur TF1, c'était édifiant. On nous expliquait que le taux d'élucidation avait grimpé en flèche ces dernières années, grâce notamment à une meilleure organisation des services et aux nouvelles technologies. Mais, hélas, les juges venaient ensuite saboter ces investigations, relâchant les prévenus dans la nature dès lors que les faits reprochés ne leur paraissaient pas justifier plus qu'une tape sur la main. Non, de manière générale, il me semblait bien que tout était foutu. La barbarie gagnait chaque jour du terrain et, face à elle, je ne voyais plus que renoncements.